

J.P.H. Gardin

La Vie d'après

Livre I

L'Oracle des cimes



Chapitre I

EXTRAIT

I

Un jour de marche à Spina

Un jour de froid glacial envahissait la misérable cité de Spina en ce blafard matin d'hiver. Depuis la grande catastrophe, chaque jour était pareil au précédent, le sol gelé vous glaçait le sang et les os, tandis qu'un épais brouillard vous bouchait la vue, à moins d'avoir été convié plus en hauteur, au château de la Grande Vromia. Mais alors, la joie d'avoir recouvré une vision dégagée était bien vite anéantie par l'étendue des supplices auxquels vous risquiez d'être exposé.

Ce jour là était toutefois un peu plus gai car c'était jour de marché. Non pas que l'ancienne abondance eût refait surface, il n'y avait désormais presque plus rien à manger. Les beaux fruits et légumes, les salaisons, les olives, les bons fromages artisanaux avaient laissé la place à d'immondes étalages de viandes de toutes sortes, sanguinolentes ou putréfiées.

Le jour de marché était néanmoins le jour le plus heureux de la semaine pour deux raisons. C'était d'abord le seul jour où l'on pouvait se procurer de quoi manger et se vêtir. Tous les autres jours, les activités commerciales étaient formellement interdites et le fait de s'y adonner ces jours-là exposait le contrevenant à la peine de mort par noyade.

La seconde raison venait de ce que le marché était l'occasion de rencontrer les amis, les vieilles connaissances, la famille qui avaient survécu à la grande catastrophe. Il était toutefois interdit d'y discuter à plus de trois individus, sous peine de mort par pendaison. Aussi, ce jour-là, les gens se pressaient autour des étals dans une atmosphère générale faite d'un curieux mélange de joie et de peur, d'exclamations et de silences profonds.

A chacune des quatre entrées de la place du marché se tenaient une douzaine d'hommes sans visage composant la milice de la Grande Vromia, prêts à intervenir au moindre comportement suspect. Celui-ci pouvait être une discussion à quatre, un cadeau d'un commerçant ou, plus couramment, un chapardage. Les vols à l'étalage étaient en effet monnaie courante, favorisés par l'immense misère de la cité, et étaient le plus souvent le fait d'enfants que la grande catastrophe avait rendus orphelins. Il n'y avait pour eux pas d'autre moyen d'existence. La Grande Vromia avait fait arrêter la plupart d'entre eux et on ne sut jamais ce qu'il en était advenu. Ceux qui

restaient en concevaient donc une terreur immense et étaient ainsi passés maîtres dans l'art de se cacher, préférant leur vie misérable aux griffes des hommes sans visage et aux mille tourments que la Grande Vromia aurait pu imaginer pour eux.

Ces hommes filiformes, aussi grands que maigres, avaient une peau diaphane et leur visage était parfaitement lisse, ne laissant apparaître aucun des organes sensoriels. Chez eux, de simples fentes tenaient lieu de nez, d'oreilles, de bouche et d'yeux. Ils n'exprimaient aucun sentiment et ressemblaient plus à des automates toujours aux aguets qu'à de réels êtres humains. Ils venaient des confins de la province où avait éclaté la grande catastrophe et avaient ainsi subi celle-ci de plein fouet. De cette façon, si bon nombre de leurs congénères avaient immédiatement trouvé la mort, les survivants qu'ils étaient avaient vu tout leur organisme connaître une mutation génétique extrêmement rapide. Mais cet état les avait posés à l'écart du reste de l'humanité survivante qui le lui avait bien fait sentir. Leur seul moyen de survie avait depuis été de devenir les mercenaires de différents despotes de la région. Leur désir de vengeance à l'égard de ceux qui les avaient rejetés les y avait aidés. Ils étaient toujours vêtus de longs manteaux noirs à capuche relevée, ce qui les rendait encore plus effrayants la nuit. Mais en raison du couvre-feu, il était de toute façon de très mauvais augure d'en voir un la nuit. Cela signifiait que vous n'étiez pas à votre

place et que vous étiez donc sur le point d'être enfermé.

Parmi les orphelins qui vivaient tapis dans la ville, il existait une fratrie entière que le destin avait choisi de ne pas séparer. Gildas et ses deux sœurs, Adèle et Aldegonde, avaient vu leur père mourir sous leurs yeux après qu'il les eut mis à l'abri le jour de la grande catastrophe. Leur mère, quant à elle, avait été arrêtée par les hommes sans visage. Les trois enfants, introuvables, furent déclarés morts, ce qui permit au trésor de la cité de s'accaparer tous les biens de la famille. Gildas était âgé de 13 ans, Adèle de 11 ans et Aldegonde de 6 ans.

Ce jour-là, comme chaque jour de marché, les enfants se tenaient au sous-sol de l'immeuble où ils vivaient, guettant par le soupirail de leur cave. De là, ils apercevaient des va et viens de pieds chaussés de souliers aussi sales que décrépis, de bas de vêtements repoussants. Mais ce qui les attirait n'était pas ce pathétique défilé de mode locale. Ils avaient la chance d'avoir chaque semaine un stand campé juste devant leur soupirail et la chance se doublait de la maladresse des vendeurs qui laissaient tomber beaucoup de morceaux de viande. Les enfants avaient imaginé un stratagème très simple. Adèle était préposée à l'ouverture-fermeture du soupirail, ce qui permettait à l'agile Gildas d'attraper les morceaux de viande à l'aide d'un fin et long crochet qu'ils avaient trouvé dans l'atelier adjacent à leur cave. Aldegonde, quant à

elle, réunissait dans des plats les victuailles ainsi récupérées.

L'avantage de leur façon de faire était de ne courir pratiquement aucun risque. Vendeurs et clients étaient tous bien trop absorbés par leurs transactions pour s'inquiéter des faibles pertes tombées sur le sol. Leur disparition n'attirait pas plus leur attention car les enfants n'étaient pas les seuls chapardeurs. Le marché était le lieu de réunion préféré des rats, des chats de gouttière qui couraient après eux pour s'en nourrir et des chiens errants qui se nourrissaient des seconds. Et, de tout ce petit monde, aucun ne rechignait sur un bout de viande que la providence avait fait tomber à terre.

La matinée avait cette fois été particulièrement fructueuse car en moins de deux heures, les enfants avaient réussi à accumuler de quoi tenir pendant une semaine. Gildas décida donc de s'arrêter, ne voyant pas l'intérêt d'entasser plus que ce dont ils avaient besoin. Cela aurait été du gaspillage. D'autres auraient continué pour pouvoir vendre la viande ensuite, mais les enfants voulaient seulement pouvoir survivre. Se livrer au marché noir les aurait exposés à des risques inutiles qu'ils ne voulaient pas courir : sortir la nuit, rencontrer des tas de gens dont il valait mieux se méfier, transporter des richesses. Non, en attendant des jours meilleurs, ils tenaient à leur maigre, mais capital confort d'être ensemble et de jouir d'un toit où personne n'était jamais venu les ennuyer. Rien que

cela relevait du miracle et, malgré leur jeune âge, ils en étaient parfaitement conscients.

Mais ce jour-là, Aldegonde, la plus jeune des trois, s'était mise en tête de manger des sucreries. Elles lui manquaient trop depuis des mois. Elle ignorait seulement que les sucreries d'aujourd'hui n'avaient plus rien à voir avec celles qu'elle avait connues. Elle ignora tout autant les interdictions proférées par Adèle et Gildas. Lorsqu'ils ressortirent de la cave pour retourner au plus vite à l'appartement, Aldegonde échappa un très court instant à leur attention et en moins de deux secondes, ouvrit la lourde porte de l'immeuble et se retrouva seule sur la place du marché. Elle était enivrée par toute cette agitation, par cet air pourtant si vicié et par ces étals pourtant si dégoûtants. L'épais brouillard fut d'abord son allié car sans cela, d'où ils se trouvaient postés, les hommes sans visage l'auraient aperçue immédiatement, mais il devint très vite un ennemi implacable.

Une si jeune enfant se promenant seule un jour de marché courait tous les dangers : elle pouvait être enlevée par des adultes qui auraient eu mille raisons pour cela, elle pouvait être prise pour l'orpheline chapardeuse qu'elle était et se faire arrêter, elle pouvait enfin être abattue sur le champ pour passer en un tourne main du statut de badaud/client à celui de produit de consommation courante en rejoignant elle-même les étalages de viandes en tous genres.

Mais de tous ces dangers, Aldegonde en choisit

un autre tout aussi inquiétant, celui de se perdre dans le brouillard. D'étal en étal, la fillette se rendit bientôt compte qu'elle ne trouverait ni guimauve, ni caramels, ni chocolat. Les seules choses qui étaient présentées comme des friandises ne pouvaient que faire frémir des êtres qui, comme elle, n'avaient pas encore été pleinement conscients de la pénurie du monde nouveau. Déçue qu'elle était, bousculée par les passants, presque piétinée, elle voulut revenir sur ses pas pour regagner le nid douillet que représentait son immeuble, mais ce satané brouillard l'empêchait d'apercevoir le moindre point de repère. Elle se retrouva bientôt devant une façade, mais de l'autre côté de la place du marché. Prise de panique, Aldegonde se mit à courir droit devant elle, bousculant les gens comme elle avait été bousculée. Elle se retrouva prise dans le bas d'un manteau noir et puant qu'elle parvint à soulever avec énergie pour tenter de s'enfuir. Elle était alors entourée de deux longues jambes fines et ressortit non sans peine par l'arrière du manteau. Elle ne se rendit même pas compte qu'il s'agissait de l'un des hommes sans visage qui surveillaient le marché avec deux autres de ses congénères.

– Mais qu'est-ce que c'est ?! s'écria-t-il sans bien comprendre ce qu'il se passait.

– Un orphelin ! hurla le premier de ses comparses.

– Attrapez-le !!!

Comme trois furies, les hommes sans visage se lancèrent à la poursuite d'Aldegonde. Les badauds se mirent à crier et à courir eux aussi en tous sens, ajoutant au désordre de la situation. Aldegonde se réfugia sous un stand, mais le commerçant s'en rendit compte et appela à lui les hommes sans visage.

– Elle est ici, venez vite !

La fillette reprit alors sa course, renversant malencontreusement l'étalage dont le contenu fut soumis au pillage des passants, tandis que les hommes sans visage piétinèrent le reste à leur passage. Le commerçant s'arracha les cheveux d'avoir ainsi réagi.

Aldegonde s'engouffra dans une rue perpendiculaire à la place du marché, elle entendait le souffle de ses poursuivants derrière elle. Elle bifurqua ensuite à gauche dans une rue plus petite encore qui s'avéra être une impasse. Si elle avait fait demi-tour, elle se serait retrouvée face à face avec ces trois êtres étranges et cruels et devant elle, il n'y avait qu'un mur. Puis soudain, elle se sentit soulevée à une hauteur incroyable. Elle poussa un cri qui fut bien vite étouffé par une main gigantesque.

– Tais-toi ou ils vont savoir que tu es là, lui dit une voix grave aussi effrayante que rassurante au vu des circonstances.

C'était un colosse d'au moins deux mètres cinquante qui venait de l'attraper et de l'attirer derrière le mur d'un jardin. Avec sa barbe hirsute, sa corpulence de sumo et ses vêtements miteux et sales,

Aldegonde le prit pour l'ogre des contes que lui lisait sa maman quand elle était encore là. Les yeux écarquillés, elle tremblait de tout son être.

Les hommes sans visage arrivèrent bientôt à leur hauteur, ils scrutèrent les environs, mais ne s'aventurèrent pas dans le jardin. En si petit nombre, il était toujours dangereux pour eux de pénétrer les lieux privés. Lorsqu'ils le faisaient, ils étaient en bande et armés. Découvrant une plaque d'égout manquante, l'un d'eux s'écria :

– Elle a du tomber là-dedans et se rompre le cou, c'est cela le cri qu'on a entendu.

– Tu veux descendre voir ?

– Non, on ferait mieux de retourner au marché où ils ont tous dû mettre un fameux bazar en notre absence. Les collègues ne s'en sortiront pas sans nous.

Ils rebroussèrent chemin. Aldegonde et le géant furent soulagés d'avoir échappé à un triste destin, mais ce soulagement fut vite balayé.

A l'autre bout de l'impasse arrivèrent en courant Gildas et Adèle qui étaient partis à la recherche de leur jeune sœur.

– Tiens, regarde-moi ces morveux, dit l'un des hommes sans visage avec un rictus sadique de sa fente buccale. Attrapons-les !

En quelques enjambées, ils rejoignirent les enfants et s'en saisirent avec une facilité déconcertante. Ils se débattirent comme des diables, mais rien n'y fit. Le géant reposa Aldegonde dans le jardin.

– Reste là. Ne crie et ne bouge surtout pas, lui commanda-t-il.

Elle ne savait pas ce qu'il allait faire, mais elle lui obéit aveuglément sans comprendre pourquoi. Il sortit d'une de ses poches un lance-pierre, ramassa un gravas, puis tira en un temps record. Dans le mille ! L'homme sans visage qui tenait Gildas s'effondra comme un château de cartes. Les deux autres s'enfuirent à toute allure, emportant Adèle avec eux. Gildas était enfoui sous le poids de son kidnappeur et empêtré dans les plis de son long manteau noir. Il était abasourdi par toute cette scène. Le géant le libéra et le tira avec lui vers le fond de l'impasse pour le mener chez lui avec Aldegonde. En la voyant, il s'écria :

– Ah te voilà ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de sortir comme cela toute seule ?! Regarde le résultat, Adèle a été enlevée par les hommes sans visage, nous ne savons pas comment retrouver le chemin de notre immeuble et Madeleine est toute seule. Comment fera-t-elle sans nous si on ne parvient pas à y retourner ?

Aldegonde fondit en larmes.

– Mais non, mais non, ne pleure pas Aldegonde. Je ne voulais pas te gronder, mais avoue que cela fait beaucoup en une seule matinée. Maintenant, il faut qu'on trouve un moyen de retrouver et de libérer Adèle.

– Vous n'y arriverez pas tout seuls mes amis,

rétorqua le géant. Ces gars-là n'ont rien d'humain, ils n'ont ni visage, ni sentiment, ils obéissent aveuglément à la Grande Vromia. A mon avis, ils vont la mener au château où elle sera enfermée dans une geôle en attendant son jugement. Et vous savez comment se déroulent les jugements aujourd'hui ?

– Euh... non.

– C'est la Grande Vromia qui décide toute seule et qui imagine le sort du supplicé. Si elle a de la chance, elle sera seulement condamnée à devenir une esclave.

Gildas était de toute façon bien conscient que sa sœur courait un grand danger et il interrompit le géant :

– Mais au fait, qui êtes-vous ?

– ROMONOMME, Nathaniel ROMONOMME. Autrefois, j'étais le gardien du parc du château avant que ce dernier ne soit reconstruit par cette saleté de bonne femme. J'étais chargé d'entretenir les plantes et de soigner les animaux. C'était un vrai paradis, j'adorais mon travail... Et puis la grande catastrophe a eu lieu et j'ai dû me réfugier dans cette maison où j'habitais avec ma mère.

– Vous avez de la chance d'avoir encore votre maman, intervint Gildas.

– Non je ne l'ai plus.

– Vous l'avez mangée ? coupa Aldegonde.

– Mangée ? Mais pourquoi l'aurais-je mangée ?

– Ben vous êtes un ogre, non ?

– Aldegonde ! s'écria Gildas. Les ogres n'existent pas, ils n'existent que dans tes livres de conte.

– Un ogre ? Certes non ! Je suis peut-être un tout petit peu enrobé, mais je n'ai jamais mangé personne, je te rassure ma petite. Mais jeune homme, tu te trompes, les ogres existent bel et bien. Comme beaucoup d'autres créatures, ils ont repris force et vigueur depuis la grande catastrophe et la fin de l'ancien monde.

Cette réponse ne rassura ni le frère, ni la sœur.

– Mais au fait, et vous, comment vous appelez-vous ?

– Gildas et elle, c'est ma plus jeune sœur, Aldegonde.

– Vous voulez entrer un instant chez moi ?

– C'est que... nous devrions rentrer chez nous. Nous vivons avec une vieille dame et sans nous, elle pourrait se laisser mourir. Elle n'a plus tout à fait sa tête.

– Ah... vous vous occupez d'elle ?

– Oui, et puis je crains que les hommes sans visage, après cet incident, ne reviennent inspecter les parages plus en détail.

– Tu as raison, petit. Je crois même que je ferais bien de quitter ma maison avant qu'ils ne reviennent pour la saccager. Ils m'ont vu lorsque j'ai tiré tout à l'heure et ils ne tarderont pas à m'arrêter à mon tour.

Gildas hésita un instant :

– Et si vous veniez avec nous ? Chez nous vous

serez à l'abri. Madeleine ne sera même pas surprise de votre présence. Et ensemble, peut-être trouverons-nous un plan pour libérer Adèle.

– Top là, petit ! Je suis votre homme. Laissez-moi juste le temps de réunir quelques affaires et nous partons. Dans trente minutes, le marché sera fermé et il sera plus aisé de circuler en ville. Au fait, c'est loin chez vous ?

– De l'autre côté de la place du marché.

– Bon, très bien. Restez ici à surveiller qu'ils ne reviennent pas. Je me dépêche.

Monsieur ROMONOMME entra dans sa modeste mesure. Il se plia presque en deux pour passer la porte d'entrée. Pendant un quart d'heure, on entendit de la maison un tintamarre de vaisselle, de tiroirs qu'on ouvre et qu'on referme, de portes grinçantes ou claquées, puis il ressortit avec un tout petit sac qui ressemblait presque à un sac à main dans l'énorme main de Nathaniel qui avait la taille d'une pelle.

– Vous n'avez presque rien pris ! s'exclamèrent les enfants.

– J'ai pris l'essentiel. Le monde entier tient là-dedans.

Les trois amis se mirent en marche.

II

La vieille dame à l'amour perdu

Quelques mois plus tôt, après le décès de leur père et l'arrestation de leur mère et après avoir vécu cachés dans les rues de la ville, Gildas, Adèle et Aldegonde avaient fait la rencontre de Madeleine, une vieille dame d'au moins 85 ans.

Voulant profiter de la foule de logements vacants qu'offrait désormais la cité, ils avaient pénétré à l'intérieur d'un immeuble dont la porte principale était restée ouverte. Ne trouvant pas d'endroit propice au rez-de-chaussée, ils avaient commencé à monter dans les étages. Affamés, atterrés par la perte de leurs parents, ils faisaient peine à voir. Tout sale, la tête baissée, Gildas avançait le premier, aussi résigné que déterminé à trouver une solution. Derrière lui, la courageuse Adèle tenait par la main la petite Aldegonde qui sanglotait.

Arrivés sur le palier du premier étage, Gildas

tourna la clenche de la seule porte visible. O miracle, elle s'ouvrit. Les habitants avaient dû quitter précipitamment leur logement lors de la grande catastrophe et n'avaient pas dû avoir la chance de pouvoir y revenir.

Adèle passa devant son frère, trop curieuse de découvrir leur nouvelle demeure et ses secrets. Dès l'entrée, elle s'affaira avec gourmandise à inspecter le moindre meuble, fouillant chaque tiroir à la recherche d'à peu près tout, mais surtout de nourriture. Hélas, la grande armoire de l'entrée, pas plus que la commode assortie qui se dressait en face, ne contenaient la moindre denrée comestible. On y trouvait néanmoins toutes sortes de choses : des vieilles pièces de monnaie enveloppées dans une épaisse mousse de poussière, des chaussures, des piles de torchons par dizaines, de grosses enveloppes remplies de billets de banque, des porte-clés, des vases plus ou moins désuets, des manteaux miteux, des guides touristiques, des cartes postales d'un temps dépassé, tout un fatras indescriptible d'objets oubliés, abandonnés là dans un coin de meuble.

Aldegonde observait sa sœur avec surprise, presque avec effroi. Elle ne l'avait jamais vue ainsi, fouiller dans les affaires de quelqu'un d'autre. A vrai dire, ces derniers jours, elle ne s'était pas demandée comment Adèle avait réussi à trouver tout ce qu'ils avaient pu manger jusque là, quelques biscuits, un peu de chocolat rance et des boîtes de conserve à

languette, les seules qu'ils savaient ouvrir.

Au dehors, la rue était muette, comme si la ville tout entière avait été décimée par la grande catastrophe. Gildas, enhardi par l'attitude d'Adèle, s'avança à la découverte de l'appartement qui paraissait immense. Le couloir s'étendait sur une grande longueur et desservait dix portes disposées à intervalles irréguliers de part et d'autre. La première porte à droite était sans intérêt, il s'agissait d'un simple placard à balais. La deuxième, par contre, était la porte de la cuisine et celle-ci était emplies de victuailles. Il appela aussitôt ses sœurs pour partager avec elles ce trésor. Le sort leur était enfin favorable en leur offrant un toit et une nourriture abondante. C'était une véritable aubaine.

Aldegonde se rua sur une corbeille pleine de fruits, légèrement flétris, mais encore largement mangeables. Un véritable régal après des jours et des jours de privations et d'expédients alimentaires.

Gildas, lui, était grimpé sur une chaise bancale pour attraper un des saucissons suspendus au plafond, tandis qu'Adèle ouvrait tous les tiroirs à la recherche d'un couteau, puis elle dressa la table avec la rapidité des affamés.

Tout affairés qu'ils étaient à préparer leur festin dans un joyeux tintamarre de rires et de bruits de vaisselle, les trois enfants n'entendirent pas les pas qui se rapprochaient dans le couloir. Il faut dire que ceux-ci étaient lents et discrets, à la manière de ceux d'une